

Etude du texte :**Lexique :**

- « les coursières » : les sentiers qui peuvent raccourcir une route
- « céans » : ici, dedans
- « la simplesse » : la simplicité naturelle, l'ingénuité
- « le casaquin » : une veste de femme ajustée, à longues basques
- « la donzelle » se dit d'une femme qu'on veut dénigrer
- « des écuelles » : des assiettes larges et creuses sans rebord
- « choir » : tomber
- « le râble » : familièrement, le bas du dos
- « la couchée » : lieu où on couche la nuit en voyageant

les expressions :

- « autant d'enfants qu'il y a de pierres par les champs »
- « long comme un jour sans pain »
- « une mine de salade en cave »
- « dire ses grâces »
- « tirer la bouchée de la bouche » (*penser au pélican ...*)
- « un dîner qui ne criait pas misère »
- « l'homme de la misère se prend »
- « un chat qui regarde laver les tripes »
- « le cœur si aise qu'il riait aux murailles »
- « tout à trac »
- « de la vie des vivants »
- « griller d'impatience »
- « danser comme un coq sur de la braise »
- « en veux-tu en voilà »
- « faire maison »

le début : « Il y avait une fois... »

les refrains : « Table, table, entable-toi ! »

« Baudet, baudet, débonde-toi ! »

« Barre, barre, barbarige ! »

la fin : « Et le coq chanta et mon conte finit là. »

Éléments concernant la vie rurale d'autrefois :

« *En travaillant tant que le jour est long...* » : La longueur de la journée de travail dans les champs est définie par le temps de jour.

« *Il mangea comme un scieur de long.* » : Les scieurs de long débitent avec une scie des troncs d'arbre dans leur longueur. Les scieurs étaient appelés sur des chantiers et étaient nourris et logés par les marchands de bois qui les employaient. Comme ce métier exige une très grande dépense physique, les scieurs avaient la réputation d'avoir un appétit insatiable.

« *La servante lui donne la chandelle...* » : Pour s'éclairer, on utilisait des bougies.

« *... ramasse les louis, les écus sans rien laisser perdre* » : La monnaie était faite de pièces d'or et d'argent : louis et écus

« *On ne s'entendait pas plus que quand on saigne le cochon* » (se reporter au Conte des trois poulettes)

« *Lui qui avait tant d'enfants qu'il y a de pierres par les champs, il a pu [...] les fournir tous [...] de sabots...* » : On se chaussait avec des sabots (chaussures de bois faites d'une pièce creusée de manière à contenir le pied).

Liens avec d'autres textes :

- Sur le thème de l'homme pauvre qui cherche à améliorer son sort en escaladant une liane :
 - ***Jack et le haricot magique*** Conte traditionnel anglais
 - ***Le tailleur et ses trois fils*** Conte de GRIMM
 - ***Un petit œil, deux petits yeux, trois petits yeux*** Conte de GRIMM
 - ***Le vieux au ciel*** Conte populaire russe d'AFANASSIEV

LE CONTE DE L'HOMME DE LA MISÈRE

Il y avait une fois un homme qui avait autant d'enfants qu'il y a de pierres par les champs. Un pauvre homme, long comme un jour sans pain, et d'une mine de salade en cave, avec tous ces petits qui lui tiraient la bouchée de la bouche. De la peine de ses bras il n'arrivait pas à nourrir pareille troupe, de sorte qu'on l'appelait l'homme de la Misère.

Un jour, au temps qu'on sème les pois, environ la Saint-Georges, il planta un pois dans son jardin. Voilà ce pois qui se met à pousser, à pousser, tellement qu'il monte jusqu'au ciel.

L'homme de la Misère dit à sa femme :

« Té! je vais monter par ce pois et j'irai au paradis trouver le bon Dieu. Je lui dirai que s'il ne m'aide pas, je ne viens pas à bout de nourrir mes petits. »

C'était bien pensé. Il part donc pour le paradis, de branche en branche. Il arrive à la porte.

Toc! toc!

« Qu'est-ce que c'est?

— Saint Pierre, je suis l'homme de la Misère. J'ai autant d'enfants qu'il y a de pierres par les champs. En travaillant tant que le jour est long, je n'arrive pas à les nourrir.

— Que veux-tu que j'y fasse? Attends, je vais aller trouver le bon Dieu.

— Maître, dit saint Pierre au bon Dieu, c'est l'homme de la Misère qui vient vous demander de l'aider à nourrir ses enfants.

— Tiens, dit le bon Dieu, donne-lui cette table. Quand il sera rendu chez lui, il n'aura rien d'autre à dire que :

Table, table, entable-toi.

L'homme de la Misère se prend, s'en va avec la table, après avoir remercié comme il se devait.

Sans doute qu'il ne put pas redescendre par le pois, et qu'il lui fallut prendre par les coursières. Ce n'est pas là, le paradis. Sur le chemin, à force de dévaler, il eut faim.

« Ma foi, voilà bien le moment d'essayer cette table! » Il la pose sur une jolie place d'herbe, à l'ombrage d'un gros fayard; et puis

Table, table, entable-toi!

Alors, voyez le don! La table se couvre de plats tout dorés, tout fumants, comme vous diriez de cochon de lait rôti, d'oie à la broche, de ragoût de mouton et de civet de lièvre : de tout un dîner, enfin, qui ne criait pas misère. Le pauvre homme n'en croyait pas ses yeux. Mais il put bien en croire sa langue. Il mangea comme un scieur de long. En arrosant ces bonnes choses d'autant pour les faire descendre, car les bouteilles ne manquaient pas. Puis il s'essuya la barbe, dit ses grâces ainsi qu'il savait les dire, chargea la table sur son épaule et repartit. En pensant à la joie qu'aurait sa troupe de petits et sa pauvre femme, il dévalait comme porté par les anges.

Mais monter au paradis, en redescendre... Avec tout cela, la nuit venait. Au bas de la côte, l'homme de la Misère vit une maison qui portait un genièvre au-dessus de sa porte. Cette auberge n'avait pas trop mauvaise apparence : il entra.

« Vous ne me logeriez pas, moi et ma table?

— Il y a bien place ici pour vous et votre table. Entrez, brave homme, et venez vous asseoir.

— C'est que je ne voudrais pas manger. J'ai fait un souper comme jamais plus de ma vie. Je ne voudrais que le lit pour dormir.

— On vous donnera un bon lit dans une bonne chambre, et votre table, on la mettra céans.

— C'est que, voyez-vous, je ne voudrais pas que vous veniez lui dire :

Table, table, entable-toi!

— S'il n'y a que cela pour vous tracasser, brave homme, ne portez pas peine. »

— Il monte à la chambre, il se couche, il prend somme. On l'entendait ronfler comme un sonneur.

— Toute travaillée de curiosité, la servante, vite, s'approche de l'hôte :

- « Dites, maître, il nous faut essayer de lui dire ce qu'il a dit, à cette table. »
— Elle n'eut pas plus tôt prononcé les paroles :

Table, table, entable-toi!

que la table se couvrit de plats, mais de plats pour le souper du grand monarque. L'hôte et sa servante en ouvraient des yeux plus ronds que des écuelles. Aux fumets qui en montaient, l'eau leur venait à la bouche, comme à un chat qui regarde laver les tripes.

« Quelle affaire que cette table dans une hôtellerie!

Quelle bénédiction! N'avoir plus besoin d'acheter les viandes, de préparer les sauces. O coquin de bon sort! Et té, regarde : celle-là, dans ce coin, lui ressemble comme une sœur. Le camarade qui ronfle là-haut ne s'y reconnaîtrait pas. Vois, l'échange s'est fait sans presque qu'on s'en mêle. »

Le lendemain matin, l'homme de la Misère descend, le cœur si aise qu'il riait aux murailles.

« Eh bien! brave homme, comment avez-vous passé la nuit?

— Merci, que vous soyez de même. Où est ma table?

— La voilà.

— A vous revoir! »

Il charge la table sur son épaule, et sans traîner, sans regarder à droite ni à gauche, il reprend tout à trac le chemin du logis.

De si loin qu'il voit sa femme, il lève un bras en l'air.

« Ha, femme! nous voilà pourvus! Nous ne risquons plus rien, maintenant, avec notre troupe à nourrir. Regarde cette table. Appelle seulement les petits, tu vas voir!

Table, table, entable-toi! »

Mais c'est qu'il avait beau dire, on ne voyait rien du tout.

« Tu te moques de moi, l'homme, lui dit sa femme.

— C'est que, voilà : il m'a fallu coucher dans une auberge. Ce monde de l'auberge m'aura changé ma table. Tant comme je leur avais dit de ne pas lui dire

Table, table, entable-toi! »

— Ha! té! vrai! mon pauvre homme, tu as trop de simplesse. Quand j'en trouverai un plus bête que toi, je veux qu'on me pende. Et que ferons-nous à présent?

— Je vais remonter au paradis. Le bon Dieu est si bon qu'il me donnera bien quelque autre chose. »

Il retourne à son pois et, de branche en branche, il arrive à la porte que garde saint Pierre.

Toc! toc!

« Qu'est-ce que c'est?

— Grand saint Pierre, c'est l'homme de la Misère qui revient vous voir.

— Que veux-tu encore? Le bon Dieu t'a donné une table : qu'as-tu fait de cette table?

— Pauvre saint Pierre, on me l'a volée. J'ai fait la couchée dans une auberge, j'ai bien dit : Surtout ne lui dites pas :

Table, table, entable-toi!

mais ils ont dû le dire, et ils auront changé ma table pour une autre.

— Que veux-tu que j'y fasse?... Allons, attends, je vais parler au bon Dieu.

Saint Pierre va trouver le bon Dieu :

« Maître, c'est l'homme de la Misère. On lui a volé sa table à l'auberge, il voudrait bien que vous lui donniez quelque autre petite chose.

— Quelque autre chose?... Enfin, tiens, donne-lui cet âne, et il n'aura qu'à dire :

Baudet, baudet, débonde-toi! »

Son remerciement fait, l'homme de la Misère repart, ainsi pourvu. Il le regardait, cet âne! mais il n'aurait pas osé en faire sa monture. Quand la fatigue l'a surmonté, il s'est arrêté; il s'est assis sur la fougère. L'âne s'était arrêté aussi et le regardait, oreilles basses. Alors, ma foi, l'homme de la Misère a

prononcé les paroles :

Baudet, baudet, débonde-toi!

Sitôt dit, sitôt servi. L'âne lève la queue et de sous la queue, à gros flots, tombent des pièces d'argent, des pièces d'or.

Sans plus sentir la moindre fatigue, le pauvre homme les a ramassées; les poches pleines, tout transporté, il a continué son chemin.

Un peu plus loin, il s'est retrouvé devant la maison au genièvre, et comme la nuit arrivait, il est entré.

« Vous ne me logeriez pas, moi et mon âne?

— Il y a bien place ici pour vous et pour votre âne. Entrez, brave homme, et venez vous asseoir.

— Cette fois, je n'ai pas soupé, et je mangerais bien un morceau. »

On lui apporte à souper; on emmène l'âne à l'écurie. Qu'on ait emmené cet âne, voilà qui n'allait pas trop à l'homme de la Misère. Il aurait préféré le garder près de lui; mais va-t-on laisser les ânes avec la compagnie, maintenant, dans les auberges?

« C'est que, voyez-vous, je ne voudrais pas que vous veniez lui dire

Baudet, baudet, débonde-toi!

— S'il n'y a que cela pour vous tracasser, brave homme, ne portez pas peine. »

La servante lui donne la chandelle, l'accompagne jusqu'à sa chambre, redescend dans la minute. Elle ne se tenait pas d'impatience, et sitôt en bas, elle va trouver l'hôte

« Dites, maître, il nous faut essayer de lui dire ce qu'il a dit, à cet âne. »

Il s'y accorde, lui, bien sûr. Aussitôt les paroles prononcées

Baudet, baudet, débonde-toi!

voilà l'âne qui lève la queue, et les pièces d'argent, les pièces d'or qui tombent en cascade.

— Ha! pour le coup, devant pareil crottin, ils se seraient crus au milieu des étoiles.

L'hôte passe derrière les jambes de l'âne avec un balai et ramasse les louis, les écus, sans rien laisser perdre; et puis, mis en goût, il monte à la chambre visiter les poches de l'homme.

Pour faire court, la servante et lui ont changé l'âne comme ils avaient changé la table, et le troc ne se connaissait guère davantage.

Le lendemain, l'homme de la Misère rentre chez lui. Il appelle sa femme, lui dit d'appeler les enfants.

« Femme, femme, à ce coup, nous ne risquons plus rien, nous et notre troupe! Le bon Dieu m'a donné un âne... Prends ton balai pour bien balayer entre ses jambes. Et tu vas voir ce qui va choir! »

Elle se saisit du balai derrière la porte. Lui, il se met en devoir de dire les paroles

Baudet, baudet, débonde-toi!

Mais quand l'âne lève la queue, qu'est-ce qui débonde? du crottin d'âne.

L'homme de la Misère était là devant, les bras lui en tombaient.

« C'est qu'il m'a fallu coucher à l'auberge. Ce monde m'aura changé mon âne. Tant comme je leur avais dit de ne pas lui dire...

— De la vie des vivants! Ho! pauvre homme, non, tu es trop bête! Il n'y a pas de bon sens à être si bête que toi!

— Prends patience, pauvre femme. Je vais retourner au paradis. Le bon Dieu est si bon qu'il me donnera bien quelque autre chose. »

Il retourne à son pois et de branche en branche il arrive à la porte que garde saint Pierre.

« Toc! toc! C'est moi, c'est l'homme de la Misère.

— Mais que veux-tu encore? On t'a donné une table, on t'a donné un âne; que veux-tu de plus?

— De mon âne, pauvre saint Pierre, on m'a fait comme de la table. C'est parce qu'il m'a fallu recoucher dans l'auberge... Tant comme je leur avais dit... »

Saint Pierre va trouver le bon Dieu.

« Que veux-tu que je lui donne? Il est si bête!

— Maître, il a autant d'enfants que de pierres par les champs. Il faut bien lui donner quelque petite chose.

— Tiens, donne-lui cette barre, et il n'aura qu'à dire :

Barre, barre, barbarige!

L'homme de la Misère remercie et repart, sa barre sur l'épaule.

Le soir, au bas de la côte, il entre à l'auberge. « Vous ne me logeriez pas, moi et ma barre?

— Si fait, si fait, asseyez-vous, brave homme. »

On le fait asseoir, on lui apporte à manger, on pose la barre dans un coin.

« C'est que, voyez-vous, je ne voudrais pas que vous veniez lui dire :

Barre, barre, barbarige!

— S'il n'y a que cela pour vous tracasser, brave homme, ne portez pas peine. »

La servante, cette fois, ne put prendre sur elle d'accompagner l'homme à sa chambre. Il fallut que ce fût l'hôte qui allumât la chandelle. Elle grillait d'impatience. Elle en aurait dansé comme un coq sur de la braise. Sans même attendre que l'hôte fût redescendu, elle court à la barre et :

Barre, barre, barbarige!

Mais alors, pauvres enfants, quelle danse, et tout de bon! La barre se lève, droite brandie, s'abat sur le casaquin de la fille, et se relève, se rabat, les coups pleuvent comme une grêle. La donzelle, si elle l'avait pu, serait rentrée sous terre pour éviter pareille dégelée. Là-dessus, l'hôte arrive et le voilà servi. Ils sautaient en avant, de côté, en arrière; ils passaient par-dessous les bancs, par-dessus les tables, mais la barre ne les lâchait pas. Et de leur en donner en veux-tu en voilà, sur dos et râble, ventre et tout. On ne s'entendait pas plus que quand on saigne le cochon. Ils appelaient l'homme de la Misère à si beaux cris, qu'ils finirent par le réveiller dans son premier sommeil.

« Arrête cette barre, elle nous assommera, arrête cette barre! Nous te rendrons la table, nous te rendrons ton âne! »

Ma foi, l'homme de la Misère avança la main; il prit la barre entre ses doigts, et la barre s'arrêta.

Il est rentré chez lui le lendemain avec sa table et son âne et sa barre. Lui qui avait tant d'enfants qu'il y a de pierres par les champs, il a pu nourrir toute sa troupe, les fournir tous de pain, de sabots, les élever enfin, et faire maison jusqu'aux jours où ils ont été assez grands pour se nourrir et se pourvoir eux-mêmes. Ensuite, il est monté tout de bon en paradis avec sa pauvre femme.

Et le coq chanta et mon conte finit là.